Document généré le 16 juil. 2025 08:03

Continuité

CONTINUITÉ

Passé industriel et art contemporain
Rencontre au-delà du temps

Catherine Dubé

Numéro 82, automne 1999

Dans l'intimité de l'art public

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16781ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)
1923-2543 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dubé, C. (1999). Passé industriel et art contemporain : rencontre au-delà du temps. *Continuité*, (82), 42–44.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

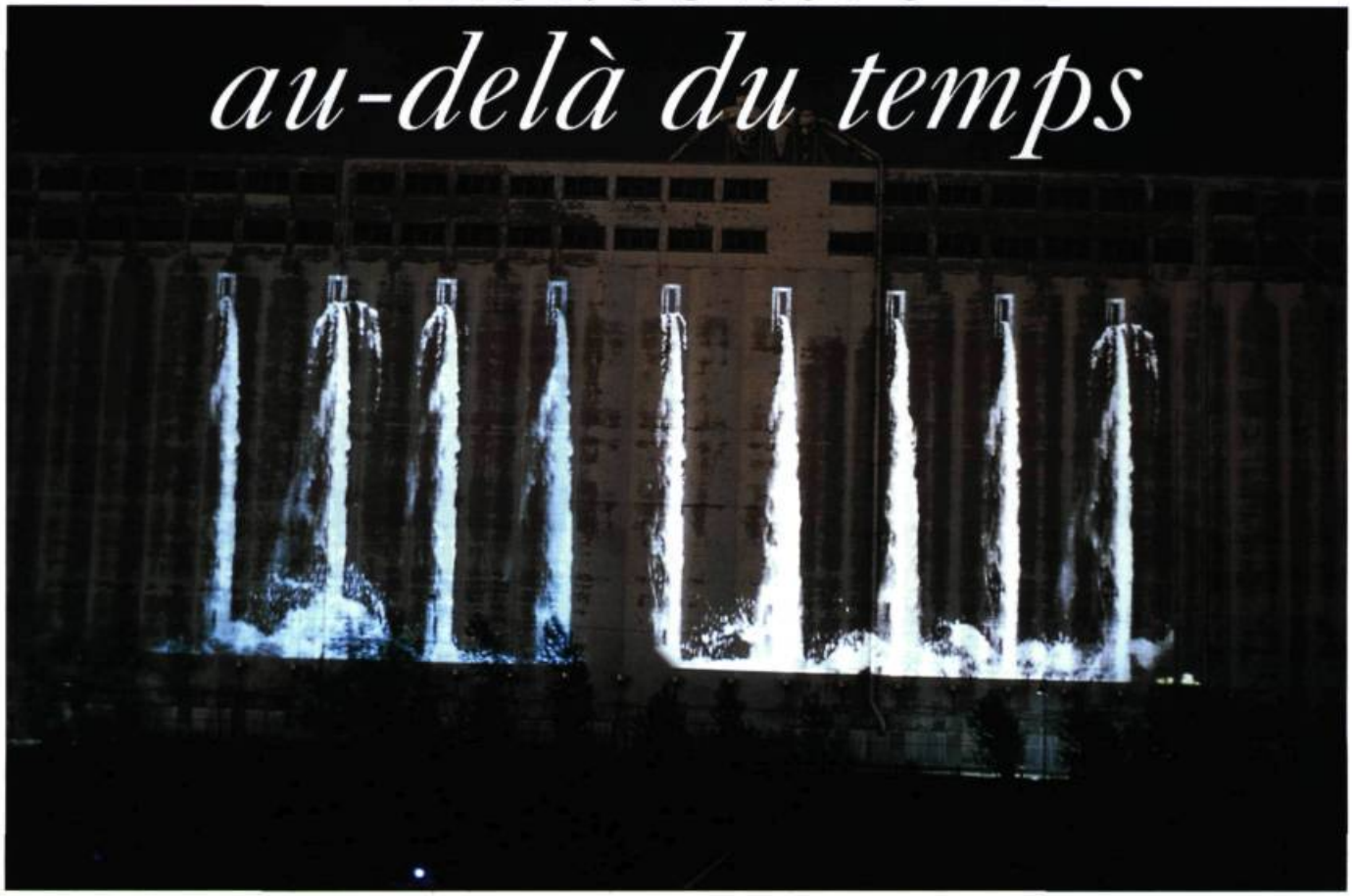
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PASSÉ INDUSTRIEL ET ART CONTEMPORAIN

Rencontre au-delà du temps



Faire apprécier le patrimoine grâce à un art résolument contemporain ? Paradoxalement, l'art actuel, même s'il est parfois éphémère, peut faire revivre les lieux oubliés.

par Catherine Dubé

Les voix des ouvriers et le vacarme des machines se sont tus depuis longtemps à la fonderie Darling Brothers, dans le faubourg des Récollets, à deux petits pas du Vieux-Montréal. Comme plusieurs usines du quartier, le magnifique bâtiment de briques est aveugle depuis que ses grandes fenêtres de bois ont été placardées, preuve tangible du déclin de ce quartier, qui fut pourtant le cœur économique du pays il y a un siècle.

Il aura fallu le coup de cœur de l'artiste Caroline Andrieux et l'intervention de son association, Quartier éphémère, pour insuffler un peu de vie, l'espace de trois semaines, à ces carcasses abandonnées. C'était le printemps 1997 et c'était la « Panique au faubourg » ; la jeune femme avait invité une dizaine d'artistes à investir 10 des bâtiments désaffectés du quartier. Son but : amener la population à redécouvrir la richesse historique du faubourg.
Ainsi, l'immense élévateur à grains du port est devenu le support de projections métaphoriques, prenant la forme de caria-

Projection sur le Silo n° 5, dans le secteur ouest du port de Montréal, au moment de l'événement « Panique au faubourg » au printemps 1997.

Photo : Quartier éphémère

tides, d'escaliers ou suggérant des chutes vertigineuses ; la vitrine de la forge Cadieux a accueilli une installation mariant météorites, charbon et photocopies ; la fonderie Darling Brothers s'est transformée en lieu festif, grâce à un plateau tournant, à une bande sonore et à divers éclairages. Avec des expositions de photos et des installations diverses dans le ventre des usines et sur leurs carapaces, les artistes ont fait parler les lieux de toutes les manières.

« On parle rarement d'art contemporain en patrimoine, mais c'est une approche très intéressante, très stimulante. Le patrimoine, ce sont des lieux ou des gens qui ont des choses à dire et un panneau d'interprétation n'est pas la seule façon d'y parvenir », considère Dinu Bumbaru, directeur de l'organisme Héritage Montréal.

Attirer le regard

De telles interventions peuvent changer le destin d'un lieu, croit Caroline Andrieux. « C'est une parenthèse dans son histoire qui prouve que le bâtiment peut servir à autre chose. » Quartier éphémère, l'association qu'elle a fondée, repose d'ailleurs sur cette idée. L'organisme soutient les artistes de la relève en arts visuels et a importé ici le modèle des Usines éphémères, né en France. Il recycle temporairement des bâtiments industriels vacants en les transformant en espaces de création, de production et de diffusion. Le fait que ces actes de création soient souvent éphémères ne diminue en rien l'efficacité du geste. « Au contraire ! L'événement étant limité dans le temps, il a un côté "urgence" qui attire encore davantage les gens », croit Caroline Andrieux.

Un événement comme « Panique au faubourg », même s'il fait assurément connaître le quartier, ne peut cependant à lui seul changer le cours des choses. « Au-delà d'un tel événement, il faut une volonté politique », affirme Stéphane Pratte, architecte de l'Atelier in situ, qui a réalisé les projections sur les silos avec ses collègues Geneviève L'Heureux et Annie Lebel. « Or, la sauvegarde des bâtiments ne semble pas être une priorité, ici. Le quartier est à la merci des promoteurs. » C'est l'ironie de la situation : « Panique au faubourg » a attiré l'attention sur un quartier intéressant et les subventions gouvernementales ont incité les entreprises branchées à venir s'installer dans ce qui est devenu la Cité du multimédia, mais l'authenticité des lieux en prend parfois pour son rhume, quand on ne rase pas carrément les bâtiments d'origine pour faire place à du neuf.

Il faut dire qu'au-delà de la rue McGill, frontière psychologique du Vieux-Montréal, aucun des bâtiments n'est classé. « C'est un drame », considère Caroline Andrieux, positive au sujet de l'avenir du quartier, mais qui voudrait tout de même que les autorités pressent le pas pour protéger ce paysage unique en Amérique.

Bien qu'une exposition ne soit qu'une façon parmi d'autres de sensibiliser les gens à la valeur d'un lieu patrimonial, elle présente l'avantage de les attirer dans des endroits qu'ils ignoreraient peut-être autrement. Claude Saint-Laurent, curé de la paroisse Saint-Pierre-Apôtre, en est bien conscient, lui qui a tenu l'audacieux pari d'accueillir dans son église une exposition d'art contemporain il y a deux ans. « Quatre-vingt pour cent des gens qui ont visité l'exposition n'avaient jamais mis les pieds dans cette église et ils ont été aussi impressionnés par l'architecture du lieu que par l'exposition elle-même », dit-il. Pour « Blaast », le galeriste Jean-Claude Rochefort avait disposé des œuvres partout dans cette église classée monument historique, certaines cachées jusque dans la chaire, d'autres très imposantes, comme les grandes peintures bordant l'allée centrale ou encore la magistrale installation faite d'éléments naturels qui a d'ailleurs condamné quelques bancs.

Des lieux inspirants

Les arts visuels ne constituent évidemment pas la seule clé d'accès au patrimoine délaissé. Le collectif Farine orpheline en fera la preuve durant « Utopia », un événement aussi culturel qu'expérimental qui se tiendra dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve du 20 au 27 septembre. Théâtre expérimental, vidéo d'art, laboratoire médiatique, musique, installations diverses : tous les types de création seront alors à l'honneur. Farine orpheline s'inspire depuis deux ans du vide des usines abandonnées du quartier et des objets qui peuvent encore s'y trouver. Avec « Utopia », les sept créateurs du groupe espèrent transmettre aux artistes invités et aux gens du quartier ce plaisir de la découverte.

« En tant qu'archéologues urbains, nous nous intéressons à des traces dans la ville de Montréal qui ne semblent plus avoir de sens pour personne, mais qui pourtant ont un sens dans l'histoire de la ville », explique Pierre Gaudreault, un des membres du collectif. « Notre rôle, c'est de faire une intervention minimaliste qui valorise ce paysage industriel et qui permette

La fabrique de papier peint Watson Foster Co. Ltd (1880), dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, est l'un des lieux que l'événement expérimental « Utopia » a investi à l'automne 1999.

Photo : Farine orpheline

L'ARCHE ROUGE

Un maître de l'art éphémère, le Britannique Andy Goldsworthy, a pour une fois choisi de défier le temps lorsqu'il a créé l'arche rouge située sur le site du siège social du Cirque du Soleil, à Montréal. « Elle a un caractère d'intemporalité, souligne Claude Brault, coordonnateur à l'intégration des arts au Cirque. Elle semble être là depuis 1000 ans et elle restera debout bien après nous. » Paradoxalement, sa technique de construction sans mortier permettrait pourtant de la déplacer. Les pierres reposent en équilibre… comme les artistes du cirque.

Construite avec 100 tonnes de grès rouge d'Écosse, l'arche est lourde de symboles. Cette pierre de 270 millions d'années parle du passé: au tournant du siècle, le grès rouge était utilisé comme lest par les Écossais qui venaient chercher du bois ici par bateau. Une fois déchargé, le grès était récupéré par les notables écossais de la ville, qui le plaçaient sur les façades de leur maison. Des débris retrouvaient ainsi une noble utilité.

Les gens du Cirque ont beaucoup apprécié ce symbole, qui trouve son pendant sur le site même du siège social. Le complexe environnemental Saint-Michel, situé juste à côté, produit de l'énergie grâce aux biogaz générés par les déchets enfouis dans l'ancienne carrière Miron. « Nous voulions installer une œuvre d'art dans ce paysage meurtri, qui n'en avait jamais porté, une œuvre qui s'intègre dans l'environnement », explique Claude Brault. Un des empattements de l'arche plonge dans un champ de maïs rappelant la culture amérindienne et le passé agricole du site.

Le Cirque poursuivra son œuvre par une manifestation d'art environnemental sur le terrain qui appartient à la Ville, juste derrière son site. Grâce à l'imagination du Français Jean-Paul Ganem, le terrain désolé où se dressent les puits de captation des biogaz deviendra un paysage inventé, un immense dessin visible du haut des airs, qui changera au gré du temps, à mesure que les plantations de sa composition agricole pousseront.

L'Arche rouge du Cirque du Soleil, œuvre d'Andy Goldsworthy, est construite de briques de grès rouge d'Écosse assemblées sans mortier selon les techniques traditionnelles.

Photo : J. D'Amour Léger, Cirque du Soleil

aux gens de s'inspirer eux aussi des lieux », précise Paul-André Vézina, un autre créateur du groupe.

Pour ce faire, Farine orpheline a conçu un parcours empruntant le tracé de la voie ferrée désaffectée située entre la place Valois et la rue Desjardins. Les interventions mettront en valeur les édifices industriels qui la bordent, à commencer par le bâtiment de la Watson & Foster, dans lequel Farine orpheline a installé les bureaux d'« Utopia ». Ce bâtiment, situé au coin des rues Pie IX et Ontario, a été au début du siècle la fabrique de papier peint la plus importante de Montréal. Son voisin, l'American Can Company, aujourd'hui occupé par un fabricant de toboggans, produisait pour sa part les deux tiers des boîtes de conserve consommées au Canada à l'époque. Non loin de là, l'édifice qui abrite aujourd'hui Vidéotron a été construit par Johnson & Johnson.

« Nous allons tenter de faire parler ce paysage de façon poétique », expose Pierre Gaudreault. À la fin de leur visite, les gens repartiront avec une meilleure idée de ce qu'a été le quartier, mais il y a fort à parier qu'ils n'auront pas lu ces informations sur de classiques panneaux d'interprétation.

Les friches industrielles de Montréal connaîtront un automne chaud: en plus d'« Utopia », d'autres manifestations artistiques sont au programme. Ainsi, grâce à l'appui de Quartier éphémère, le tunnel Wellington sera investi par l'artiste canadien Marcus Macdonald, qui présentera des installations multimédias dans ses trois ouvertures, et le collectif [The User] transformera l'élévateur à grains en instrument de musique géant (avril 2000). Capteurs et déclencheurs permettront aux gens d'écouter des sons par téléphone et d'en produire en déclenchant des impulsions sonores.

Des initiatives qui ont de quoi réjouir autant les critiques d'art que la population. « L'art contemporain est capable d'éveiller la curiosité, affirme Dinu Bumbaru. Tous ceux qui ont vu les silos illuminés lors de "Panique au faubourg" s'en souviennent encore et ils ont trouvé ces moments trop courts. » Laisser en appétit : c'est la nature même de l'art éphémère…

Catherine Dubé est journaliste indépendante.